

H : hâle

Le corps est blanc. Soi-même on ne le voit pas blanc mais la mère voit bien sa blancheur. Elle la déplore, contemplant nos jambes maigres interminablement étirées des socquettes jusqu'au seuil inférieur de la culotte courte, elle soupire que-tu-es-blanc-mon-fils. Elle esquisse entre nous et nos petits camarades des comparaisons qui ne sont pas en notre faveur, J'ai-vu-le-petit-Machin-l'autre-jour-à-la-sortie-de-l'école, il-était-noir, s'écrie-t-elle avec de l'admiration dans la voix. Sur le plan de la couleur, nous ne sommes pas le fils dont elle rêvait.

En même temps, la noirceur de Machin est excessive. Il faut savoir raison garder, bronzer mais avec modération, pas trop, de manière progressive et en prenant des précautions, sans quoi c'est le coup de soleil, voire l'insolation garantie sur facture. Sur les bords de l'océan

gris, y compris quand le ciel est voilé, et d'ailleurs même par temps nuageux, mieux vaut se méfier, il convient de s'enduire d'une bonne couche de produit gras et de porter un couvre-chef. Le temps nuageux est à la limite plus dangereux que le soleil franc. Car le soleil franc brûle franchement, honnêtement, sans faire de chichis, on le sait puisqu'on le sent et qu'on éprouve de soi-même le besoin naturel de s'abriter. Alors que le rayon ultra-violet sournois qui se glisse mine de rien à travers une couche nuageuse moins épaisse qu'elle ne paraît on le prend à la légère, on l'ignore, on ne le voit pas venir, et paf, on se retrouve avec des cloques. Voilà pourquoi on ne se satisfera pas des nuages. On leur ajoutera la graisse et le couvre-chef, casquette d'éponge, bob, petit chapeau de paille, comme on veut. À la limite, on ne dédaignera pas le parasol. Assis sous un parasol, gras, coiffé d'un petit chapeau de paille, on est en sûreté autant qu'il est possible de l'être, sachant que le risque zéro n'est pas de ce monde.

Grâce à ces précautions, on se hâle en douceur, prudemment et à petites doses. En fin de vacances c'est un voile léger qui s'est étendu sur notre corps, presque impalpable, une ombre, un soupçon beige qui malgré tout s'est insinué dans notre pâleur essentielle. Tout nu devant la glace on s'en rend nettement compte, on a l'air moins nu. Ou plus nu, c'est selon. Plus nu à certains endroits et moins à d'autres, mais qu'on s'habille, même partiellement, et toutes ces finesses s'effacent, notre hâle est si modéré qu'il ne se voit pas. La mère seule sait voir la

nuance entre ce hâle fantomatique et notre blancheur fondamentale, Tu-as-quand-même-pris-des-couleurs, sourit-elle en nous regardant.

Bien sûr, dès qu'on peut, loin d'elle, quelques années plus tard, on s'expose à fond. Alors surgit l'urticaire solaire. Avant on ne pouvait pas savoir qu'on en avait, mais il nous guettait. Tapi dans nos tissus cutanés, l'urticaire solaire attendait que vienne l'heure de notre imprudence. Aussitôt que cette heure est venue il explose avec, dirait-on, une manière de jubilation, dès la première exposition notre sternum et nos avant-bras se couvrent de plaques rouges, tandis qu'une vive démangeaison se fait sentir. Il y a deux solutions pour déambuler en Grèce, dans le sud de la péninsule italienne ou parmi les ruines d'Agrigente : les vêtements jusqu'aux poignets, éventuellement complétés par un parapluie noir tenant lieu d'ombrelle, ou la médication à base de carotène. On opte pour le carotène. On devient orange. Sous les ciels de l'Italie, de la Crète, de la Polynésie française, on déambule orange, sans souci ni prurit.

En réalité on n'est pas fait pour l'Italie méridionale, les tropiques ou même la simple Côte d'azur, on est plutôt fait pour l'Irlande, la Hollande, le nord de l'Allemagne. Cependant on persiste à se rendre dans les Cyclades, les Pouilles, la Sicile ou le Dodécanèse, sans parler de Raiatea, pour se hâler, il le faut bien. Un corps ne doit pas rester blanc. Blanc, le corps est nu, ce qui ne serait pas un mal en soi, bien au contraire, seulement il y a nudité et nudité, le corps nu blanc est nu

froidement, brutalement, d'une nudité crue et peu intéressante. Tandis que revêtu, si possible intégralement, d'un enduit doré, voire cuivré, le corps nu devient éloquent, plein de sens, quasi dialectique. Il n'est pas que chair, il est corps, et en tant que tel proclame la nécessité bien comprise de jouir sans entraves ainsi qu'il se doit. Il faut exulter, dit ce corps. Chaque fois que l'occasion s'en présente, s'élancer, loin des anticipations de coups de soleil et des réticences, sous une pluie d'U.V. assez dense pour prouver sans ambiguïté qu'on est amoureux de la vie, comme chacun doit l'être. Le goût du soleil est la manifestation la plus claire d'un appétit de vivre général. Si vous ne l'aimez pas ou si lui ne vous aime pas, ne vous dorez qu'avec suspicion, vous marquant plutôt sa désapprobation à coups de rougeurs et autres plaques, c'est mauvais signe, ça veut dire que face à la vie en général vous êtes peu vorace et par conséquent fondamentalement un drôle de type.

Notre appétit de vivre personnel a été maintenu par la mère dans des bornes raisonnables. Et le soleil le sait, on ne lui cache rien, si, espérant passer inaperçu, on se dénude et feint d'exulter comme tout le monde, il nous revêt illico de cloques ou d'une belle couleur carotte, par dépit de ne pas pouvoir pire. On n'a plus qu'à se rhabiller, du coup c'est raté pour ce qui est de passer inaperçu. En pantalon de lin et chemise boutonnée aux poignets sur les bords de la mer Égée, chacun comprend tout de suite qu'on souffre d'un manque de désir de croquer l'existence à belles dents.

Mais les époques changent, et au fil des années l'appétit de vivre cesse de constituer une obligation aussi rigoureuse. On ne se pose plus la question de l'appétit, on vit, comme on peut, du coup l'appétit vient. En ce qui concerne le soleil, rien ne change. Mais on ne se pose plus la question du soleil. On ne se demande plus depuis longtemps s'il faut plaire ou déplaire à la mère, on n'éprouve plus le besoin d'aller au bord de la mer s'y déplaire, plein de plaques. On va où on veut et on n'hésite pas à se mettre à l'ombre. Bref, on a grandi.

Pierre Ahnne